Document generated on 07/17/2025 1:01 a.m.

Liberté

L'héritage est une fiction intime

Anne Trépanier

Volume 53, Number 1 (293), October 2011

L'abdication

URI: https://id.erudit.org/iderudit/65442ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Trépanier, A. (2011). L'héritage est une fiction intime. *Liberté*, *53*(1), 49–54.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'HÉRITAGE EST UNE FICTION INTIME

L'Ancien Testament, comme on ne le sait plus, foisonne d'histoires. Il raconte la Genèse, l'arche de Noé, l'Exode, la terre promise et nous révèle les dix commandements : il est la Première Alliance. Il abonde en psaumes, en mythes et en fresques. Il distingue le Ciel et la Terre, le Paradis et l'Enfer, le peuple élu des Barbares et Dieu des idoles. Et bien que Dieu se fasse entendre par la bouche de ses prophètes, Il leur parle directement. La Parole se reçoit.

Le Nouveau Testament, en comparaison, semble plus sobre, plus *humain*. Il se limite aux Paraboles et n'a retenu qu'un seul commandement. Et comme il est un écrit palimpseste, il a une grande part de nouveauté, d'où son nom. Il complique ainsi la figure divine, lui donnant une famille terrienne et laissant parmi les humains un tiers de la Trinité : l'Esprit saint. La Nouvelle Alliance passe par la mort du Fils et sa Résurrection. Elle passe aussi par le rituel de l'Eucharistie. Les messagers de Dieu ne sont plus des prophètes, mais des amis du Fils qui, par le miracle de la Pentecôte, distribuent la bonne nouvelle à tout le monde grâce à leur faculté de parler toutes les langues de la tour de Babel. La Parole se partage.

Ce grand livre qu'est la Bible rassemble l'Ancien et le Nouveau Testaments. C'est encore le pilier des bibliothèques de notre civilisation. Mais dans notre société de communication, les livres prennent la poussière. Si le contenu de ces livres n'est pas transmis par

les nouvelles options de lecture, dans quelques années, il ne restera que des supports en forme de tablettes ou d'oreillettes. Plus de son, plus d'images, plus de contenu.

La question du legs, pour moi, en est surtout une d'identité et de propriété. Qui donne quoi à qui ? Par quel moyen et sous quelle forme ? Pour ma génération, la génération Passe-Partout, où le *x* est davantage une variable qu'un dénominateur, aussi commun soit-il, le legs est partout, comme la vie. Comme tout travail d'appréciation d'un héritage commence par l'identification du legs, il n'est pas surprenant de nous voir bafouiller sur la nature de ce legs. Quel est-il ? À qui s'adresse-t-il ? À une génération en particulier ? À des individus ? Aux Marthe ou aux Marie des maisonnées modernes ? Aux enfants du premier ou du deuxième lit ? Les uns diront que ce legs, c'est Walmart, ou encore une planète polluée. Les autres diront le Cirque du Soleil ou une certaine liberté... Une liberté qui a l'aspect des cartes de crédit, mais quand même ! Elle existe davantage qu'à l'époque de mon père qui, fils d'une famille nombreuse, envoyé au séminaire par le curé du village, s'empêchait de jouer au hockey après les cours, parce qu'il n'avait pas assez d'argent pour s'acheter une collation et qu'il aurait mal à la tête venue l'heure de l'étude.

De mon côté, au cours de mes études, je n'ai jamais eu faim. Et quand je regarde dans l'armoire de cuisine de mes parents, partis à l'une de leurs nombreuses activités de retraités, ce sont les boîtes de Jello et les sachets de soupe Lipton qui m'emplissent de nostalgie. La tourtière, les ragoûts, les conserves maison, les recettes secrètes transmises de mère en fille, ça, c'est l'héritage que ma grand-mère aurait laissé à ma mère ; mais, dans les années 1970 et 1980, l'époque n'était pas à la transmission. Les biberons étaient stérilisés à la douzaine et les mamans « libres » des entraves de leur héritage sexué.

Quand vient le temps de mettre son grain de sel dans les recettes « traditionnelles » apprises dans les livres, de réinventer les grands-pères au sirop qu'on a vus à la télé, de mettre du garam masala dans la viande à tourtière et des épices à couscous dans le ragoût de pattes — parce que personne ne nous a jamais révélé la composition du sachet d'épices à tourtière ni du bouquet garni et qu'on croit s'approcher du goût —, on se demande ce qu'il en est de l'héritage concret. On se demande ce qui est passé d'une génération à l'autre : quels savoir-faire, quelles valeurs, quelle culture ? Car la transmission des savoirs et des valeurs, si elle peut se faire par le dialogue, n'appartient pas à

la seule communication. Le legs a ceci de particulier qu'il désigne un héritier, lui accorde de la valeur et une certaine exclusivité. Le legs nomme son destinataire, crée des envieux, bouleverse les relations, récompense et reconnaît. Le legs refuse d'être générique ; l'héritier refuse d'être incognito.

Aussi, si l'héritage prend racine dans le passé — le passé des parents —, le propre du legs est-il d'être transmis et réinvesti dans le présent, celui des enfants devenus adultes à leur tour. Or, le passé est toujours présent. Son esprit flotte, inspire et souffle. Et l'héritage ne peut pas être pris, volé ou arraché ; il doit être donné, autrement, il perd sa valeur. Or, pour ma génération, le legs n'est pas encore donné, parce que la rupture avec les parents n'est pas consommée ; ni par la mort, ni par la distance. Avec pour résultat que ma génération reçoit les invitations à la parole comme le *double bind* perpétuel des chansons du genre « Dis-moi c'est quoi ta toune » ou bien « Chante-la ta chanson ». En effet, ces invitations tiennent de la double contrainte ; une situation de paradoxe imposé. La chanson de Jean Lapointe parle probablement davantage à ma génération qu'à celle d'avant. Elle transmet l'obligation d'originalité, celle de la voix personnelle, mais, soutenue par une mélodie lancinante, elle dresse la liste de ceux qui chantent déjà, de ceux qu'on devrait imiter dans la prise de parole : « L'oiseau le fait, le vent le fait, l'enfant le fait aussi »... mais elle se termine sans laisser de place à l'héritier : « Chante-le qu'elle est belle ta vie. » Conséquemment, l'espace sonore et imaginaire de la réception de l'héritage est occupé par celui qui devrait le léguer.

Loin de moi l'idée de « Faire taire Parizeau » ou de « Tuer ma mère », mais mon propos achoppe sur le sens à donner à l'inaboutissement de la quête de l'héritage. Je me rappelle les séminaires de Marcel Gauchet et ceux de Marc Angenot aussi, qui s'articulaient autour de la notion d'historicité, laquelle se définit et s'incarne dans la reconnaissance de la différence entre le passé, le présent et l'avenir. La question de l'héritage des X se transpose à mon sens ainsi : comment les mêmes parents-testateurs peuvent-ils à la fois donner, transmettre et être toujours là pour corriger, interpréter et discuter du sens de cet héritage-à-donner ? À tenter de cerner cette indicible peur de faire mourir, de transformer quelque chose d'utile en désuet pour pouvoir à mon tour le transformer en héritage et le réinvestir, à tenter de tracer la ligne entre les horizons de l'aube et du crépuscule, éblouie par une espèce de soleil de minuit, je vois

percer un fossé intergénérationnel qui pourrait se décrire par un manque de vide. Pas besoin de faire attention à la marche — *don't even mind the gap* —, le train ne s'arrête pas.

Je pense souvent à la douleur que mon père avait à raconter la rupture entre lui et ses parents, le changement de paradigme qu'il incarnait, le changement de société aussi, et le nouveau type d'homme qu'il se voyait devenir — le « sorti du rang » exemplaire — lorsqu'il retournait l'été à la campagne, aider à faire les foins, avant de retourner au séminaire. Lui, le « vieux garçon » sans métier, l'étudiant attablé avec ses parents qu'il connaissait peu et les garçons de ferme embauchés, sans ses deux douzaines de frères et sœurs à taquiner ou à envier, tous partis faire leur vie au bout du rang, devenus ouvriers, maîtresses d'école, partis bûcher et élevant des enfants. Il lui était si lourd d'échanger avec ses parents et pourtant il les adorait. Il était leur enfant. La transmission avait lieu, car il ne leur donnait pas la réplique. Grâce à l'absence de dialogue entre adultes devenus différents, les uns appartenant à l'ancien temps, l'autre au nouveau, la pêche s'avéra miraculeuse ; du moins, c'est ce que nous dit le récit du fils héritier. C'est dans le silence que la prise s'opère. C'est à la tombée du jour que le poisson mord. Sa mère lui dénichait les plus beaux spécimens de fleurs des bois et des champs à faire sécher pour son herbier. Il se les appropriait plus tard, en traçant sous chacun d'eux à l'encre un nom latin, une fois rentré au séminaire où il gagnait les premiers prix, malgré ses souliers percés. Devenu adulte et père, il a toujours été très fier de ses origines et du chemin parcouru. Pas question de faire du camping pour lui qui avait dû changer sa paillasse toutes les semaines et qui avait gagné, à la sueur de son instruction, un bon matelas Sears. Mais les histoires de l'ancien temps étaient aussi devenues les siennes et bonnes à partager. Les valeurs qu'elles véhiculaient étaient des lignes de conduite, des exemples, des icônes. Le passé duquel il tirait son héritage était différent du présent et bien différent de l'avenir. Son récit était son trésor, son histoire, son lien, son identité ; c'était sa Nouvelle Alliance. Nous, ses filles, étions bien chanceuses de vivre au présent. Nous devions nous instruire, faire des doctorats, devenir propriétaires d'une maison au moins à 51 % et chérir notre indépendance. À la mort de ses parents, mon père nous avait dit : « Je vous donnerai mon héritage de mon vivant, car c'est maintenant que vous en avez besoin. » L'offre était généreuse, mais elle était aussi une façon de nous dicter la façon d'en user.

À l'inverse de mon grand-père qui avait reçu de mon arrière-grand-père une obligation d'*imitation*, j'ai reçu en partage, et avec toute ma génération, l'obligation d'*originalité*. Mais, contrairement à mon père, je ne suis pas (encore) sortie du rang. Certains diront que je n'ai pas coupé le cordon. Moi, quand je rentrais à la maison après un *back pack* estival en Europe, mes parents avaient de quoi jaser avec moi. La rupture n'a toujours pas eu lieu, car, justement, ma mère, en grande voyageuse retraitée active sur tous les chemins de Compostelle, jase encore. Ses lectures ressemblent aux miennes. Je connais ses loisirs, ses amies, son journal et son téléjournal. Elle a téléchargé *This American Life*, *Les chemins de travers* et lit le *New Yorker*. La tribune lui est encore accessible et, d'ailleurs, ses lettres d'opinion, issues de discussions que nous avons eues ensemble, sont plus souvent publiées que les miennes. Comme toutes les mères de mes amis, elle ne transmet pas son héritage comme un don ou comme un legs : elle rénove avec moi, elle ajoute, elle retire, elle donne des cadeaux. De même pour l'héritage intangible : elle échange, elle discute, elle commente, parce que son passé est toujours vivant : c'est aussi son présent. Parfois, et c'est le lot de notre génération, on aimerait bien faire taire sa mère pour savoir ce qu'il nous reste à dire, pour prendre le temps de concevoir, d'enfanter un monde qui aurait des grands-parents au passé bien ancré, bien *passé*, un héritage, un legs à donner, un franc-parler de vieux Médée. Mais nos mères sont comme nos amis Facebook : elles vivent dans un présent qui ressemble beaucoup au nôtre et qui se partage aisément. Sur la même longueur d'onde.

Or, l'héritage bien reçu est une fiction, une fiction intime. Et le récit a besoin d'espace pour naître, grandir et se développer. C'est cet espace qu'il faut apprendre à prendre. Ne pas voler le legs. Ni le faire accoucher avant terme. Ne pas tuer les vivants. Mais creuser un espace afin d'imaginer cette distance qui ne sera pas, car la vie dure plus longtemps qu'avant et le présent commun s'étire sur la même longueur d'onde. Et c'est tant mieux ! Mais afin de vivre mieux, plus en paix, il faut s'inventer un peu. Faire éclater la référence, et garder son esprit avec soi. Créer un espace autre, vertical. Faire mourir le Fils selon les volontés du Père, afin de pouvoir ressusciter, devenir adulte (enfin), se donner une nouvelle religion en gardant la foi et devenir un passeur potentiel. C'est une des deux stratégies qu'on peut adopter devant une situation de paradoxe imposé. L'autre stratégie,

c'est la fuite. Dans les deux cas, ça veut dire aussi s'inventer un peu de passé, s'inventer un peu nos parents et leur legs, puisque le passé, celui qu'on a et celui des autres qu'on aime, est toujours présent. Ça veut dire savoir lire le papier quadrillé entre les multitudes de lignes croisées dessinant autant de fenêtres, savoir placer les axes des *x* et des *y*, et s'en aller vers le ciel d'une fiction intime, en traçant l'axe des *z*.